

Brèves littéraires

Brèves

Pays de cocagne

Jean-Pierre Davidts

Number 67, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4882ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Davidts, J.-P. (2004). Pays de cocagne. *Brèves littéraires*, (67), 88–92.

JEAN-PIERRE DAVIDTS

Pays de cocagne

On avançait au pas et cette lenteur exaspérait l'Homme. La nervosité sans doute. L'Enfant aussi était nerveux, mais pour d'autres raisons. Il faisait chaud dans l'habitacle. Baisser la vitre pour qu'y pénètre un rien d'air frais lui aurait fait du bien, l'aurait peut-être rassuré un peu, cependant la consigne était claire : la fenêtre devait rester fermée. Comme la portière, que l'Homme avait condamnée en enclenchant le loquet qui en interdisait l'ouverture par mégarde. L'Homme pesta. La chaleur le faisait suer abondamment. Des perles liquides roulaient le long de ses tempes, sur l'arête du nez, dans le sillon de la nuque et des taches sombres grandissaient là où le tissu de la chemise absorbait cette humeur un peu poisseuse, salée, distillat d'une angoisse secrète, enfouie loin dans les replis de l'âme.

Une quinzaine de véhicules, au moins, précédaient le leur et le double s'étiraient en une file interminable derrière eux. L'Enfant se retourna pour mieux voir, chercher du regard ceux qui les suivaient. On peut tout par le regard : apitoyer, écraser, secourir et être secouru, aimer, haïr... Mal lui en prit. L'Homme lui cria qu'est-ce qu'il fabriquait nom de Dieu et une main renvoya durement son visage dans la bonne direction, celle des guérites où des gens en uniforme écoutaient, examinaient, évaluaient d'un air

marmoréen ceux qui attendaient patiemment qu'on sanctionne leur passage. Devant, une voiture roula, restituée à la route, avant de disparaître dans le lointain. Ils avancèrent de quelques mètres avant de retrouver leur immobilité première. L'Homme en profita pour lui saisir la mâchoire et l'obliger à le regarder. Ses doigts le serrèrent sans douceur et l'Enfant sentit la pointe des ongles mal taillés s'enfoncer dans sa peau, au creux des joues. Pour la énième fois, l'Homme répéta les consignes, s'assura que l'Enfant les avait comprises et savait le sort qui l'attendait si jamais il y dérogeait. Ensuite, il lui demanda si tout était bien clair dans sa sale petite caboche. L'Enfant n'eut pas besoin de répondre, la peur qui dansait dans ses yeux était suffisamment éloquente. Quand la main le relâcha, l'Enfant se frotta la joue, caressant la demi-lune qui s'était imprimée dans la chair, marque moins pérenne certes, mais aussi infamante que celle au fer rouge qui identifiait naguère le cheptel humain à peau noire. De longues minutes s'écoulèrent tandis que le cordon de voitures rétrécissait lentement. L'Enfant ne vivait plus que par les yeux. Ils étaient devenus son corps, son esprit, sa seule liberté. Ils fuyaient. C'était un leurre, évidemment, car l'Enfant ne pouvait s'évader au-delà de son champ de vision. Ses yeux ne fuyaient que jusqu'où la vue les portait.

On progressait plus vite à présent. Ou plus souvent. Bientôt, ils s'enfonceraient dans le labyrinthe de voies pavées qui débutait de l'autre côté du poste de douane, ce labyrinthe dont il ne possédait pas le fil d'Ariane et dans lequel il se perdrait à jamais. L'Homme tapotait sans arrêt le volant des doigts, regard rivé

sur ce qui se passait en avant. Bien que sa chemise fût à tordre, il préférait cette atmosphère d'étuve au risque d'un cri s'envolant par la fenêtre entrouverte.

Ils y étaient presque maintenant. Plus qu'un véhicule et la file s'évanouirait. Il n'y aurait plus qu'eux devant le cerbère au visage indéchiffrable qui questionnait les conducteurs, réclamait leurs papiers, les auscultait mentalement avant de leur offrir d'un geste négligent de la main les clés invisibles de son royaume, eldorado d'une poignée, calvaire d'une multitude.

Puis tout dérapa.

Une main leur interdit d'avancer davantage pendant qu'on s'attroupaient autour de l'automobile qui les devançait. Sans aménité aucune, on ordonna à ses passagers d'en sortir. À côté de l'Enfant, l'Homme lança une bordée de jurons, frappa violemment le tableau de bord du plat de la main et vilipenda le ciel pour cette mauvaise fortune. Dents serrées au point de faire saillir les pommettes, il se tourna vers l'Enfant et, du feu de ses yeux, brûla toute velléité de révolte qui aurait encore pu naître en lui avant de revenir au spectacle, aux premières loges duquel ils avaient été conviés malgré eux.

Cela palabrait ferme. Un basané, au nez busqué et aux cheveux très noirs, colère contenue, s'en prenait au garde qui tentait de le calmer sans perdre son sang-froid. Tout près, une femme enveloppée de la tête aux pieds d'une pièce d'étoffe sombre serrait craintivement contre elle un garçon et une fillette au teint bistre.

Dans la cabine, l'Homme insulta ces importés qui semaient la pagaille et sans qui le monde aurait tourné plus rond. Il les voua aux gémonies, appela sur eux d'antiques plaies bibliques et, n'eût été l'écran de la fenêtre, leur aurait craché au visage la haine qui moussait déjà aux commissures de ses lèvres.

Portières grandes ouvertes, la voiture des « importés » subissait une fouille en règle. Vint le tour du coffre. L'inconnu à peau olivâtre en déclencha l'ouverture. À la vue du fatras qui encombrait la cavité, l'Homme s'esclaffa. Suivit une série de commentaires désobligeants, mitonnés par des générations de bien-pensants à peau claire, sur les habitudes de ces bougnoules qui vous empoisonnaient la vie. De brefs coups de klaxon rageurs rappelèrent l'impatience grandissante de ceux qui cuisaient dans leur four en tôle derrière eux.

Face à l'énormité de la tâche, les douaniers s'interrogèrent. Au terme d'un bref conciliabule, ils commandèrent au « bougnoule » de ranger son véhicule sur le côté. Des paroles acides fusèrent, mais la force l'emporta sur l'indignation et il obtempéra.

L'Homme eut un sourire. Bien fait pour eux. Ces métèques n'avaient que ce qu'ils méritaient. Il répéta une fois de plus à l'Enfant de se la fermer et fit avancer la voiture au signe du douanier, dès que la voie fut dégagée. Une brise légère chassa l'air vicié et surchauffé de la cabine quand l'Homme baissa la vitre pour répondre aimablement aux questions qu'on lui posait.

L'espoir que le garde se penche et décèle sa détresse dans le fluide qui unirait leurs yeux l'espace d'une seconde multiplia les palpitations dans la poitrine de l'Enfant, mais cet espoir fut mort-né. Il y eut des remerciements, l'Homme releva la glace, appuya sur l'accélérateur et l'automobile décolla.

L'Enfant eut encore le courage de tourner la tête pour essayer d'attraper au vol le regard de son improbable sauveteur, mais il ne capta que celui, découragé, des « métèques » alignés contre un mur avant qu'une violente claque lui ramène les yeux sur le grand panneau que dépassait déjà leur véhicule. WELCOME TO THE UNITED STATES OF AMERICA.